

La taupe-grillon du courtil

À travers les âges, les cultivateurs voient les bioagresseurs changer au gré de l'évolution des méthodes culturales. La taupe-grillon, ou courtilière (*Grylotalpa grylotalpa*), fait partie de ces ravageurs qui préoccupaient nos aïeux, si on se réfère aux nombreux articles qui lui étaient consacrés. Elle est devenue aujourd'hui une curiosité.

 André Fougeroux

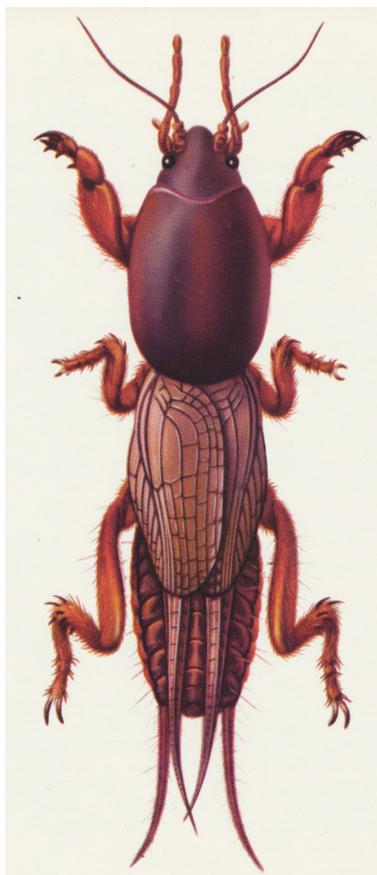
Courtilière adulte.
Source : Fiche Acta n° 79
(3^e édition) - 1984

Olivier de Serres, en 1600, préconisait déjà des pièges contre les taupes-grillons : « Enterrez de grands vases de terre ou de bois jusqu'à la gueule, fleurant le plan de la terre et mettez-y de l'eau au fond dans laquelle ces méchantes bêtes iront boire et s'y précipiteront sans pouvoir ressortir, pourvu que le vase ne soit rempli d'eau. ⁽¹⁾ »

Elles pouvaient être en grand nombre si on en croit cette curieuse expérience rapportée en 1814, en p. 316 des *Mémoires d'économie rurale et domestique* : « On trouve que la courtilière ou taupe-grillon, de même que la salamandre, empoisonnent les animaux. Comme d'après nos expériences, ni la courtilière ni la salamandre ne sont venimeuses, soit pour l'homme, soit pour nos animaux domestiques, il étoit à présumer d'avance que les porcs ne meurent pas pour en avoir mangé ? J'ai en effet donné à des porcs des courtilières et des salamandres écrasées, sans qu'ils en aient éprouvé aucun accident. »

« Jardin », en vieux français

En 1885, Henri de la Blachère l'évoque avec pédagogie dans ses récits familiers d'histoire naturelle : « Quel est l'animal qui dévore ainsi les laitues en labourant le jardin ? Ah ! Monsieur Henri, c'est la taupe-grillon que quelques-uns nomment aussi courtilière sans que je sache pourquoi ? Le nom de courtilière vient de courtil, jardin en vieux français, les anciens voyant cet animal destructeur hanter leurs jardins, l'ont nommé jardinière, en leur langage courtilière. ⁽²⁾ » Les échanges qui suivent, entre Émile et Paul, dans l'ouvrage *Les Ravageurs*,



de Jean-Henri Fabre, illustrent la description de l'insecte.

Émile : « La courtilière fait elle cri-cri comme le grillon ? »

Paul : « Non son chant est un bruit monotone. »

Émile : « Pourquoi chante-t-elle la courtilière ? Quelle laide bête avec ses petits yeux rusés, ses ailes écourtées, son gros ventre et ses affreuses pattes de devant ! »

Paul : « Elle chante pour charmer sa solitude, pour appeler sa compagne. Vous la trouvez laide, moi je la trouve admirablement outillée pour le métier qu'elle doit faire. »

En 1857, dans les *Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique*, la courtilière figure parmi les ennemis du tabac, « soumis à la dent destructive de quelques insectes qui l'attaquent avec un acharnement presque incroyable. La courtilière y est décrite d'un aspect hideux et repoussant ⁽³⁾ ».

Cet insecte orthoptère est omnivore, consommant des insectes, des vers de terre et des racines de végétaux dont elle coupe les tiges pour se frayer un passage. Dans la région de Cahors, les cultivateurs lui avaient donné le nom de copo-sebo en raison des dégâts occasionnés dans les plantations d'oignons.

Au XIX^e siècle, outre les destructions de courtilières lors du travail du sol au dé-

but de l'hiver, plusieurs méthodes sont employées. « Dans certaines contrées, on creuse de distance en distance, de petites fosses qu'on emplit de fumier, surtout de fumier de vache qui, contenant beaucoup d'insectes, les attire plus que tout autre. »

Méthodes à l'efficacité relative

Une autre méthode consistait à enterrer une tête de mouton coupée en plusieurs parties, « dans les endroits où les dégâts qu'elle commet sont les plus nombreux et les plus apparents [...], car il paraît que la courtilière a l'odorat très subtil et qu'elle sent de fort loin la nourriture qui la tente. Cette opération se fait le soir à l'entrée de la nuit. Le lendemain, de bonne heure, on s'avance avec précaution vers les différents endroits qui recèlent la viande, et on la déterre d'un seul coup de bêche, si possible, afin de ne point donner aux courtilières le temps de s'échapper. » Une opération délicate et coûteuse en moutons !

Quelque soixante-dix années plus tard, les méthodes ont évolué mais restent d'une efficacité relative. Sont recommandés : le piège-abri, en déposant des amas d'herbe où les insectes vont se blottir pour rechercher la fraîcheur ; de l'huile versée dans des trous de galeries ; ou encore du sulfure de carbone injecté en hiver avec un pal ou par des trous faits au plantoir, à raison de 30 g par centimètre carré... Enfin, on recommande comme très efficace le procédé qui consiste à enfouir superficiellement, une dizaine de jours auparavant, les semis et les plantations des grains de maïs saupoudrés d'acide arsénieux, en prenant soin d'empêcher l'accès des volailles qui seraient exposées aux empoisonnements ⁽⁴⁾.

Tombées aux oubliettes

En 1933, l'entomologiste Jean de Feytaud consacre à la courtilière un dossier très complet dans la *Revue de zoologie agricole et appliquée*, dans lequel il détaille les traits de sa biologie, et ses ennemis naturels, dont font partie les chats, qui s'amuse des taupes-grillons. Il décrit l'ensemble des procédés de destruction : pièges, asphyxie par noyade ou par les gaz, appâts empoisonnés (phosphore de zinc, fluosilicate de baryum). Aujourd'hui, les taupes-grillons sont tombées dans les oubliettes de l'histoire. La courtilière est classifiée comme espèce en danger ou menacée dans plusieurs pays européens, où elle est à présent protégée. ▀

(1) Olivier de Serres, 1600. *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*.

(2) Henri de la Blachère, 1885. *Plantes et animaux - Récits familiers d'histoire naturelle*.

(3) *Mémoire d'agriculture, d'économie rurale et domestique*, 1857. p. 137.

(4) Ch. Seltenspeger, *Dictionnaire d'agriculture et de viticulture*, fascicule 3, p. 240.